

*Linguan**Mia*

La soudaine modification de nos cycles d'éveil nous laissa comprendre le changement, d'autant que nos tâches se firent brusquement moins contraignantes ; la surveillance dont nous étions l'objet se relâcha légèrement, comme si elle devenait sans importance. Nous ressentîmes ensuite un accroissement de l'activité des moteurs, au cœur du vaisseau : simultanément, les frémissements incessants des tubes ascensionnels s'amplifièrent et nous commençâmes à les percevoir quand nous passions près d'eux. Il y eut d'autres détails, bien sûr, et tous indiquaient que l'engin allait reprendre son vol et sa course au travers des galaxies.

L'occasion se présenta quand l'Innerdia qui nous faisait travailler partit en période de repos. Alors qu'habituellement, son remplaçant était un membre de son groupe et de sa race, nous vîmes arriver un simple Kho qui paraissait ignorant de son rôle exact. En outre, il avait un air épuisé et les cicatrices encore gonflées sur son corps laissaient comprendre qu'il sortait du niveau médical ; peut-être avait-il enchaîné les missions sur cette planète et y avait-il été blessé. Notre docilité sans faille depuis notre capture allait-elle enfin trouver sa récompense ? Nous notâmes toutes que le Kho n'avait pas activé les pastilles métalliques de ses nombreux bras ; il n'était donc pas en contact avec les automates de surveillance et de contrôle. Ce qui voulait dire

que ces derniers n'étaient plus que des gardiens passifs, incapables de prendre la moindre décision sans son intervention.

Cela faisait si longtemps que nous attendions et espérions ce moment. Depuis plus de cent cycles de sommeil, depuis qu'ils s'étaient installés au-dessus de cette planète, afin d'en recueillir l'énergie tellurique et magmatique, ainsi que des matières premières dans les profondeurs de son globe. Rien n'avait été possible jusqu'à présent. Mais comprendre que leur départ était proche nous secoua ; il n'y aurait pas d'autre occasion avant qu'ils n'abordent un nouveau système. C'est-à-dire dans très longtemps, trop longtemps pour nous, alors que nous n'avions même pas espéré qu'ils puissent s'attaquer à un tel monde et nous offrir, par-là même, l'occasion de les fuir.

La décision me revenait. Je la pris en voyant le Kho s'installer et s'assoupir dans sa cabine qu'il omit de fermer. Peguin et Dian réagirent dès que je leur fis signe. Presque instantanément. Un mouvement furtif, et le premier robot volant s'écrasa à nos pieds. Le second suivit dans la foulée. Puis nous nous occupâmes de notre geôlier. Nous débarrasser de lui fut rapide, mais peu ragoûtant. D'autant que nous avions conscience de perpétrer un *meurtre*. Malgré ses différences avec nous et le fait qu'il n'était qu'une sous-espèce dans son propre monde, il avait quelque vague intelligence. Pourtant, il nous fallait passer outre tout sentiment et tout respect de la vie après ce que nous avions vécu et ce qu'ils avaient commis sur les nôtres et celles de tant d'autres planètes.

Le Kho mourut sur le coup, sans émettre le moindre bruit. Mais voir suinter ce liquide brun-rouge et sanglant de son œil central nous fit perdre contenance, nous obligeant à nous secouer mutuellement avant d’oser nous remettre en mouvement.

Le petit secteur où nous étions confinées toutes les neuf était maintenant sans surveillance directe. Mais les seules sorties possibles pour nous échapper restaient les couloirs que gardait un *roboïde*. C’était le moment le plus dangereux et, pourtant, cela se passa sans difficulté. S’efforçant de bouger avec calme, Dian se glissa au-dehors ; l’autre la saisit pour la ramener ici. Ainsi détourné de sa surveillance à notre égard et avant qu’il ne puisse réagir, nous explosâmes son dos et son torse, puisque c’était là que se trouvaient ses systèmes de communication et de mouvements. Mais c’était là aussi qu’était installé le réservoir du liquide circulant dans son corps aux allures reptiliennes. Un truc vert, visqueux et puant qui jaillit sur nous.

Si seulement nous avions porté des tenues, nous aurions pu les retirer, mais ils nous avaient tout pris lors de notre capture. Il nous fallut nous débarrasser de ce suint collant en nous raclant mutuellement la peau ; le risque que des gouttes de cette humeur gluante puissent tomber durant notre fuite et en marquent le chemin était trop important pour ne pas se forcer à ce nettoyage répugnant. Ensuite, et avec une grande célérité, nous cachâmes du mieux possible le corps biomécanique et tout ce que nous devons masquer, déroband au passage les quelques petits objets dont nous avons besoin. Un dernier

regard pour être sûres que rien de cette tuerie n'était décelable et nous nous faufilemes en direction du minuscule dortoir dans lequel nous nous entassions vaille que vaille pour les cycles de sommeil. Dans le couloir tordu qui y menait, se trouvaient les panneaux de ventilation brassant cet air trop riche en oxygène pour nous. Avec les clefs heptaédriques volées, nous démontâmes plusieurs d'entre eux, chacun ouvrant sur un large conduit. Une ultime étreinte entre nous, et nos lithis se séparèrent avec un pincement au cœur. Je regardai un bref instant nos amies se glisser, trois par trois, dans les deux tubes qui les mèneraient en bas avant de les refermer dès qu'elles disparurent à notre vue. Puis ce fut notre tour : nous nous introduisîmes dans le dernier conduit que nous calfeutrâmes derrière nous.

Notre fuite commençait.

Il faisait chaud, presque brûlant et, déjà, nous transpirions. Mais, dans ces boyaux, il n'y avait aucune caméra, aucun *roboïde*, aucun risque de rencontrer d'autres esclaves comme nous et encore moins de Khos ou d'Innerdias. Une reptation qui paraissait sans fin avant que nous n'arrivions au puits gravifique de ce secteur. Déglutissant péniblement alors que mon regard filait dans la noirceur du tube, je fis signe à Peguin et Dian. Les cales contenant les navettes et surtout les spacejets que nos ravisseurs avaient arraisonnés durant leur périple se trouvaient au niveau inférieur. Sept ou huit cents fois notre hauteur en profondeur. Une chute terrible. En espérant que l'antigraviteur fonctionnerait parfaitement pour nous. Je serrai un court

instant mes deux compagnes contre moi, échangeant un long baiser avec elles. Puis je sautai, pieds en avant, dans ce puits qui faisait quelque dix ou douze fois ma taille en diamètre, les bras contre mes seins, le corps le plus droit possible.

Je ne sais comment je parvins à retenir mes cris de peur, alors que l'air me soutenait et me frappait en même temps. Ma peau frémissait, comme si elle était devenue flasque, ma tête me paraissait vouloir s'arracher de mon cou et mon estomac remonter jusqu'à ma gorge. Au prix de mille efforts, je réussis à garder les yeux ouverts ; au-dessus de moi, mes deux amies et compagnes avaient plongé à ma suite. Elles aussi souffraient, mais se tenaient droites. Mes oreilles se mirent soudain à siffler ; nous arrivions au premier coude antigravifique. Le choc fut douloureux. Un véritable coup de poing dans le bas-ventre et les jambes, mais je ralentissais. Puis la chute brutale se transforma peu à peu en glissade. L'envie de vomir et de m'évanouir s'éloigna. J'écartai avec précaution les bras de mon torse, réalisant que les parois défilaient moins vite, que je pouvais en deviner certains détails. Malgré tout, ma descente restait encore effrayante, trop rapide. Si un obstacle était apparu, je serais morte en le percutant. Réduite en miettes qui auraient été dispersées dans le tube, puis avalées par les systèmes d'entretien. Rien ne se passa, mais j'avais toujours aussi peur ; l'envie de hurler ne me quittait pas. Je grinçai des dents, plaçant mes bras le long du corps et non plus contre ma poitrine qui souffrait d'être secouée.

Brusquement, alors que notre chute ne ralentissait plus guère, les sifflements dans mes oreilles me signalèrent le second coude. Le choc fut moins rude et ma vitesse se réduisit enfin significativement. La chute se transforma en une sorte de descente en aile volante. Je fus rassurée de voir apparaître les pieds de mon prime Peguin, puis ses jambes. Il était un peu plus lourd que moi et avait fini par me rattraper. Dian, ma maéyi, nous suivait de près ; son corps se rapprochait lui aussi. Peguin me tendit la main ; je la saisis. Nos vitesses s'accordèrent. Ce fut au troisième coude que ma dernière amie se retrouva à nos côtés et s'agrippa à nous. La descente devenait presque douce. Comme si nous dévalions la pente d'une colline sur les fesses.

Maintenant, les couleurs, les détails et les symboles sur les parois se distinguaient. Cinquante-sixième niveau. Plus que douze et nous serions à hauteur des cales. C'était le moment de bouger ; les risques d'être aperçues ou détectées grandissaient. Je commençai à pivoter puis à basculer jusqu'à me retrouver à plat ventre. Ce ne fut pas facile ; il ne fallait faire aucun geste brusque qui aurait pu me projeter trop tôt vers la paroi, ou me mettre cul par-dessus tête. L'air glissait sur mon corps. Peguin et Dian firent comme moi, sans que nos mains ne se lâchent. Nos jambes étaient pliées en arrière, plus haut que nos ventres, mais nous restâmes en groupe et presque à l'horizontale.

Soupirs. J'aurais presque souri si j'en avais eu le courage.

Puis les couleurs changèrent, passant dans des tons violine et mauve. Nous approchions des cales. Avec de grandes précautions, je

lâchai la main de Dian puis de Peguin, avant de commencer à battre des jambes. Ce qu'elles firent aussi. Soudain inquiète, j'essayai de me souvenir des conseils de celles qui avaient tenté de s'échapper, mais avaient été rattrapées. Du moins, celles qui n'avaient pas été tuées et que nous avions revues. Sans elles, sans leurs explications, nous n'aurions jamais pu savoir quel comportement adopter ni éviter leurs erreurs. Sans elles, nous n'aurions jamais osé fuir ainsi.

Nos jambes s'agitaient, la paroi se rapprochait et, là, brusquement, les ouvertures nous apparurent. Je me cambrai dans une brutale contorsion des reins pour, la première, basculer tête en avant et pousser des pieds dans l'air moite plusieurs fois de suite. L'antigravité manqua m'envoyer tourbillonner, mais je parvins à gagner la cloison tubulaire. À moins d'un bras, toutes deux me suivaient. Je n'avais nul besoin de me retourner ; je sentais le souffle de Peguin sur mes pieds nus, et j'entendais celui plus sifflant de Dian.

Brusquement, l'un des accès fut devant moi. Imposant, doté d'un opercule tremblotant. Je donnai un dernier et vigoureux coup de reins, me faisant mal, mais je n'en avais cure. Ma tête était exactement face à la gelée violette. Je lançai mes deux mains qui la traversèrent facilement et se retrouvèrent brutalement bloquées. Mon torse se tordit ; la douleur dans mes poignets était horrible. Je grinçai des dents, mordis l'intérieur de ma bouche jusqu'au sang. Malgré tout, mon corps finit par basculer et vint frapper la gelée translucide ; il la franchit et heurta le replat qui se trouvait là. Sous la poussée, je glissai,

m'écrasant contre la paroi, m'y cognant de la tête et des épaules. Je ne pus retenir un cri, réitéré par le choc de Peguin puis de Dian contre moi.

Il nous fallut reprendre nos souffles et nos esprits avant d'oser bouger. Mon corps n'était que douleur et me paraissait brisé. Avec effort, je réussis à m'extraire du poids de mes compagnes, les repoussant sans ménagement, surtout quand je perçus les mains de Dian s'égarant sur ma peau. Je savais que c'était sa façon de se rassurer, mais je ne ressentais aucune envie d'être touchée tant la peur et la tension m'habitaient. De toute façon, ce n'est ni le lieu ni le moment. Même si ces mois de nudité et de promiscuité avaient tout gommé de ce que nous étions autrefois. J'eus un soudain frisson. Cet autrefois était si lointain et me paraissait définitivement perdu. Selon toute vraisemblance, nos parentes étaient mortes ; apparemment, les In-nerdias détruisaient et tuaient tout sur leur passage, non par sadisme, mais pour accéder aux ressources profondes des planètes et pour ne pas s'encombrer de trop nombreuses prisonnières. Seule les intéressait la récupération de ces ressources, principalement des minéraux lourds et l'énergie tellurique. Chez nous, je ne savais ce qu'ils avaient pu voler, mais, pour y parvenir, ils avaient creusé de sombres sillons sur les terres et ravagé mille forêts et rivières. Les mortes à cause d'eux s'étaient comptées par milliers, même s'ils n'étaient pas restés bien longtemps. Un détail que nous ignorions et qui nous aurait évité de prendre tant de risques et d'être enlevées.

S'ils conservaient quelques rares captives, ce n'était que pour les transformer en esclaves afin de mieux arracher lesdites ressources ou pour remplacer, au cœur de leurs immenses nefs stellaires, certains systèmes *roboïdes* par des êtres somotiformes comme eux. Apparemment, nos relatives petites tailles de jeunes nous avaient rendues intéressantes ; nous pouvions ramper dans les conduits étroits pour en réparer et entretenir les équipements. En quoi étions-nous plus utiles que leurs *roboïdes* ? Je l'ignorais et je ne croyais pas que quiconque soit capable de comprendre réellement un Innerdia. Même si j'avais quelques idées à ce sujet sur ces géants aux formes étranges et aux membres si nombreux...

Lorsque nous pûmes retrouver notre souffle, nous comptâmes nos meurtrissures. Constatant que nous n'avions aucune blessure sérieuse ni, surtout, aucune fracture, nous reprîmes notre progression avec un espoir revenu et une soudaine confiance en nous. Les cales qui nous intéressaient se trouvaient moins de dix niveaux plus bas. De ce que nous savions en partant du lieu où nous avions atterri, l'accès le moins dangereux pour les rejoindre était un conduit d'entretien situé au bout d'un long couloir à traverser.

Brusquement, je frissonnai. Il faisait frais, presque froid en comparaison du tube antigravifique et de notre étage d'emprisonnement. La sueur qui nous couvrait, mêlée à notre crasse, se transformait en rigoles glacées avant de se figer. Nous accélérâmes le pas. Un peu trop, car je dus stopper net, faisant s'écraser mes deux amies contre moi.

Elles retinrent un cri de surprise. Parler ou s'exclamer était trop risqué à partir de maintenant et nous en avions parfaitement conscience toutes trois.

Je tendis la main. Devant nous, une grande porte barrait notre route. Elle était marquée des symboles incompréhensibles du *Freu-Poohl*, la langue des Innerdias. Peu importait, car je savais que le couloir que nous recherchions était de l'autre côté.

Un signe discret, mais impérieux. Nous devions nous séparer quelques instants et retrouver au plus vite l'objet qu'Ikian avait caché dans ce secteur. C'était il y a cinq cycles de sommeil. Grâce à un coup de chance totalement inespéré, elle l'avait volé et emporté dans sa tentative, hélas avortée, de fuite avec ses compagnes ; leur triade formait les seules amies venant de la même île que nous à bord de ce vaisseau étranger. Heureusement, elle avait eu le réflexe de faire demi-tour à l'instant où un groupe d'Innerdias les avait aperçues et poursuivies. Des flèches paralysantes les avaient frappées avant qu'elles ne puissent sauter dans le conduit antigravifique, mais elle avait déjà pu se débarrasser du boîtier. Depuis Ikian et ses compagnes étaient enfermées, sans pouvoir se déplacer, encore moins espérer se sauver, mais elle avait réussi à nous transmettre l'information quand Dian avait pu s'approcher de leur cellule de travail et lui parler.

Partant de la porte, nous glissâmes sur les côtés, chacune scrutant les plus sombres recoins, les plus petites caches, les moindres panneaux pouvant s'ouvrir, s'écarter, se soulever ou se détacher. Ce fut un

moment d'intense angoisse avant que nous ne découvrions l'objet, inséré dans une canalisation emplies de tubes transportant des nutriments. Dian le regarda sous toutes les coutures puis me le tendit, avec un visible regret de devoir l'abandonner.

Je pris la cupule, qui tenait dans le creux de ma paume, et la posai près de ma tempe, fermant les yeux en espérant qu'elle fonctionnait encore. Elle était l'un des très rares objets communicants que les Innerdias avaient adaptés à nos capacités psychiques et physiologiques pour que certaines esclaves comme nous puissent se déplacer dans leur navire et y effectuer les travaux qui leur étaient dévolus.

Deux petits coups rapides sur le contacteur ; je sentis ma peau aspirée et les minuscules aiguilles la transpercer. Un frisson, mais pas de douleur. Un sourire m'échappa et je rouvris les yeux ; un hologramme, mêlant le bleu et le vert, s'afficha aussitôt sur mon visage, en suivant les contours et l'arrondi. Puis s'écarta suffisamment pour que j'en aperçoive avec netteté les dessins et symboles. Quand mes amies me caressèrent toutes deux les reins, je ne bougeai pas et acceptai leurs contacts intimes. Leurs sourires étaient éloquentes. Nous pouvions espérer réussir. Juste espérer un peu. Pour Ikian et ses compagnes, le drame s'était joué à quelques pas d'ici, brisant leurs rêves de liberté. Nos deux triades amies qui fuyaient par d'autres conduits moins directs, mais en principe plus sûrs, disposaient déjà des informations utiles et n'avaient nul besoin de cette cupule.

Mon doigt frôla le cercle fixé à ma tempe. Les symboles, les

schémas se mirent à défiler devant moi. Par petits mouvements, je parvins à en contrôler l'affichage, jusqu'à ce que la bande de commandes m'apparaisse. Ce fut maladroit au début. Ne pas avoir utilisé le moindre holocontrôleur depuis si longtemps m'avait fait perdre mes habitudes ; elles revinrent heureusement très vite et je pus élever le plan de ce niveau. À tâtons, je le modifiai jusqu'à descendre aux cales puis à visualiser leur découpage, afin de découvrir, avec un intense soulagement, celle où devait se trouver notre navette.

Combien de nos compagnes de captivité avaient été impliquées et avaient subi les représailles de nos geôliers innerdiens pour que nous puissions aujourd'hui disposer de telles informations dans notre petit contrôleur ? Je préférerais ne pas le savoir. Sûrement plusieurs dizaines. Mortes pour la plupart. Nous étions plus de deux cents prisonnières à notre niveau quand nous avons été attrapées. Maintenant, je devais compter que nous étions moins d'une trentaine de jeunes encore vivantes et relativement libres, dont neuf jouaient leur va-tout dans cette folle tentative, les autres ayant renoncé au vu des terribles mesures de rétorsion de nos gardiens.

– Je l'ai ! leur indiquai-je par signes, avant de me planter devant un sas à peine visible et d'en commander l'ouverture, glissant non sans difficulté mes doigts trop courts et trop minces, au regard de ceux des Innerdias, dans les cercles des contacteurs.

Il y eut un léger claquement, puis l'opercule parut se désagréger, laissant apparaître le couloir suivant. Je fis de nouveaux gestes

discrets et nous reprîmes notre progression. Sans doute la distance restant à franchir devait-elle être ridiculement faible au regard de ce que nous avions déjà parcouru, mais je savais qu'une partie du chemin restant à parcourir empruntait des tubes étroits. En attendant, nous nous trouvions maintenant dans des zones dangereuses où les rencontres étaient possibles et très risquées, car nous autres, esclaves n'avions aucun droit à descendre si bas sans être accompagnées et sans y être expressément autorisées, pas plus que nous n'avions celui de monter dans les plus hauts niveaux.

Notre avance fut presque angoissante. Il nous fallut nous cacher plusieurs fois, rebrousser chemin en serrant les fesses d'autres fois. Rester immobiles sans trembler par instants. Presser nos mains à faire craquer nos jointures, pour retenir un hoquet ou un cri de peur. Passer d'interminables moments, compressées à trois dans des espaces qui n'auraient normalement permis qu'à l'une d'entre nous d'y tenir. Nous étions écorchées, couvertes de meurtrissures, claquant des dents de terreur. Nos cœurs étaient prêts à exploser dans nos poitrines, alors que nous exhalions une odeur fétide, mélange de sueur, d'urine et de la saleté des réduits dans lesquels nous nous nous écrasions les unes contre les autres.

Heureusement, les Innerdias paraissaient être assez peu nombreux ici. Ils demeuraient occupés sur cette planète qu'ils avaient abordée voici tant de cycles, la pillant et la détruisant pour obtenir ce qui était nécessaire à la survie de leurs énormes vaisseaux

intergalactiques, pratiquant un immense et terrible génocide de tous les peuples qui y vivaient tranquillement, il y a peu encore.

Brusquement, la cale fut devant nous. Sur mon holocontrôleur facial, le dernier obstacle m'apparut : un conduit qui nous assurait de la traverser de manière invisible, mais en étant coincées à l'intérieur alors que son diamètre était juste assez large pour nos corps. Lui seul pouvait nous permettre de rejoindre, sans danger, le secteur où était, en principe, stockée notre navette.

Mes doigts malhabiles se glissèrent dans les contacteurs et ouvrirent un nouveau panneau qui parut lui aussi se désagréger devant nous. Moi la première, nous nous engageâmes dans la minuscule et sombre tuyauterie. L'unique lueur dont nous disposions était celle, vert bleu, de l'holocontrôleur près de mon visage. La chaleur était étouffante mais, ici, l'air n'était pas saturé d'oxygène, nous permettant de respirer presque normalement.

Commençant à ramper, je m'arrachai une partie de la peau du dos. Le sang coula aussitôt, mais, heureusement, se figea tout aussi vite. Nous progressions précautionneusement. Je sentais parfois la tête de Peguin se cogner contre mes pieds lorsqu'il se contorsionnait ou quand j'étais ralentie par un coude ou un soudain rétrécissement. Régulièrement, je vérifiais les symboles de maintenance qui servaient de repère aux *roboïdes* nettoyeurs et qu'affichait mon holocontrôleur. Quoique je pouvais me demander si ce conduit avait encore quelque utilité, tant il était crasseux et empli de poussières. L'inquiétude

disparut quand je perçus un souffle d'air de plus en plus puissant au point de repousser et tendre ma peau.

Je lâchai une sourde exclamation, alors que mes yeux s'asséchaient brusquement sous ce vent étrange. Les symboles changeaient. L'afficheur facial commença à trembler devant moi, suivant les mouvements de mon visage fouetté par l'air pulsé. Nouveau cri de rage, mais à voix basse. Mes compagnes, derrière moi, s'inquiétaient et voulaient savoir ce qu'il se passait. Étant la première, je prenais tout en pleine figure ; elles ne ressentait presque rien. Puis j'aperçus l'opercule espéré avec son symbole salvateur ; sans m'occuper de la douleur et des doigts que je devais tordre, je glissai ceux-ci dans chacun des trois cercles, m'arrachant encore un bout de peau tant je tremblais. L'ouverture se désagrégea, et je me sentis tomber, chutant lourdement et m'assommant à demi. Ici, le sol n'était pas près du conduit, mais fort loin en dessous. Un objet pointu perça l'un de mes seins, un autre lacéra mon épaule gauche. Je devinai que là-haut le souffle d'air s'était brutalement arrêté et que mes compagnes se laissaient glisser à terre avec précautions. Ce qui n'empêcha pas Dian d'avoir un pied perforé par une pique. La tête me tournait. Je ne voyais plus grand-chose et, cette fois-ci, la douleur que je ressentais brûlait tout mon corps. Mon dos, ma poitrine, mon épaule et mes mains. Je devinais le sang qui me couvrait en maint endroit.

Sur l'instant, je fus incapable de bouger. Puis je parvins à montrer l'ouverture du doigt et à gargouiller un ordre. Péguin réagit sans

attendre et, tant bien que mal, fit réapparaître la plaque, scellant le conduit. Le bruit de l'air s'y engouffrant retentit aussitôt. Quelques voyants qui couraient le long du tube, brillant d'un vague violet, s'affadirent et virèrent au pourpre pâle. Aucune alerte ne se déclencha, mais nous perçûmes un brusque tremblement alors qu'un objet passait à vive allure dans le boyau. Ce dernier n'était donc pas inutilisé. À moins que ce ne fût qu'un contrôleur *roboïde* envoyé là pour réagir à l'arrêt de la soufflerie. Cela restait sans importance maintenant.

Maladroite, je tentai de me redresser, mais sans y parvenir. Il me fallut leur aide pour pouvoir me tenir debout et avancer un peu. Je dus coasser quelque chose, montrant la bonne direction du doigt. Cent pas, voire moins, et nous serions dans un espace où reposaient les vaisseaux capturés, me disais-je.

Je titubai malgré le soutien de mes amies ; Dian boitait bas et je voyais du sang sur son pied, ce qui ne me rassurait pas. Devant mes yeux, l'holocontrôleur se troubla lorsque nous franchîmes le dernier sas, une ouverture minuscule, une de ces valves pour chenillards par lesquelles, dans les niveaux supérieurs, nous avons dû ramper plus d'une fois. Ma poitrine et mon épaule étaient si douloureuses que je manquai le couloir et les entraînai à l'opposé de notre destination. Heureusement, Peguin aperçut un mince signal d'alerte sur mon visage, me fit asseoir et garder par notre compagne, avant de revenir sur nos pas en courant. J'étais trop faible pour réagir et le morigéner. Rester immobile, même pour un temps aussi court, me permit de me

reprendre, de retrouver ma respiration et de tâtonner pour régler l'holographique devant mes yeux.

Quand Peguin reparut, j'approuvai à ses signes. Toutes deux me soulevèrent alors et me transportèrent de leur mieux. J'aurais dû avoir honte de ne pas y parvenir seule, mais ce que je vis effaça cette pensée : l'*Aigís* était là. Trop petit pour nous autoriser à traverser toute la galaxie et regagner notre terre natale, mais suffisant pour fuir et descendre sur ce monde, où nous pourrions peut-être survivre, jusqu'à ce que les Innerdias repartent. Suffisant pour parcourir ce système planétaire et aller au-delà. Suffisant pour que nous puissions trouver et pénétrer un nœud spatial afin de rejoindre les repères accrochés dans les Murailles par les nôtres, un point d'où alerter et espérer être recueillies...

De nouveau, je fus déposée avec délicatesse au sol, appuyée contre mon appareil, pendant que mes amies filaient vérifier qu'il soit possible de le manœuvrer. La hauteur de la cale paraissait le permettre ; elle mesurait deux fois celle de notre petit spacejet, ce qui était largement suffisant, si les antennes et patins de soutien étaient rentrés. Mais des obstacles pouvaient se dresser d'ici au sas de sortie. Or, je ne voyais pas celui-ci et l'holographe ne m'apprenait rien à son sujet. En fait, je réalisai que je ne savais rien de ces lieux, encore moins des moyens de les fuir. Hormis le fait que cette sortie était matérialisée par une paroi de force, à la structure gélatineuse, que l'on pouvait franchir sans difficulté comme nous l'avions fait pour quitter le tube

de descente.

Cette connaissance nous venait de Kez'Rez, un des rares esclaves d'un autre peuple à s'être trouvé dans notre secteur. Malgré son apparence assez hideuse qui tenait plus de l'insecte fouisseur qu'autre chose, il avait été le seul avec qui je sois parvenue à communiquer facilement. Prisonnier depuis sa petite enfance, ce qui équivalait à vingt fois la durée de nos vies, il paraissait en savoir plus que n'importe qui sur les Innerdias. Selon ses dires, sa propre planète, Trésaudie, avait été entièrement détruite, jusqu'au dernier de ses habitants, de ses animaux et de ses plantes quand il avait été récupéré ; il se pensait l'unique survivant de son peuple-clan, ainsi qu'il le nommait. Ce qui lui coupait toute envie de fuir, n'ayant nul lieu où se rendre, sans que sa mentalité l'autorise à rechercher la délivrance dans la mort. Aussi aidait-il les autres esclaves, chaque fois qu'il le pouvait et comme le lui permettaient ses minces moyens et ses connaissances patiemment accumulées...

Une aide qu'il nous avait offerte sans rien attendre en retour.

Je fus arrachée à mes pensées, soulevée sans trop de ménagements, puis tirée, poussée, emportée à l'intérieur de l'*Aigis* qui s'était ouvert sans regimber. Peguin et Dian me posèrent dans la coque médicale et je sentis aussitôt les *microboïdes* s'activer sur mon corps. Les analgésiques m'envahirent. Une prière me monta aux lèvres pour remercier mes parentes et leur richesse qui leur avait permis de m'offrir un véhicule aussi perfectionné et doté de tous les équipements de

survie dans l'espace.

Brusquement, je réagis. Les sas, les lumières, les *boïdes* thérapeutes... Tout fonctionnait. Mon vaisseau était donc chargé en énergie et parfaitement opérationnel de ce fait. Il me fallut plusieurs tentatives avant de réussir à bouger et m'extraire du bain réparateur qui commençait à m'entourer. Je titubai un peu, mais parvins à rejoindre le poste central. Mes amies y étaient installées dans leurs fauteuils de pilotage et de communication ; elles s'activaient à tout vérifier et tout éveiller. L'éclairage était doux, la chaleur perceptible, le souffle d'air aussi. Et, par-dessus tout, j'entendais un faible ronronnement : celui des moteurs qui redémarrèrent.

– Les autres ? coassai-je, les faisant sursauter de frayeur.

Je m'avançai, repoussai Dian qui, malgré sa blessure, voulait m'aider et me laissai tomber dans le siège central libre, celui de commandement. Le mien.

– Les autres ? redemandai-je plus sèchement.

Nous étions parties à neuf. Où étaient-elles ? Nous avions décidé d'augmenter nos chances en nous séparant. Ou plutôt de réduire les risques d'être reprises. Hélas, nous n'avions aucun moyen de communiquer entre nous et donc rien ne me permettait de leur signaler que la navette paraissait opérationnelle et...

J'étouffai un cri de saisissement dans mes mains, quand j'entendis les pas de course sur le plancher métallisé. Kyan, Liosa, Mindj et Pior apparurent derrière nous.

– Décolle ! Vite ! me lança Liosa, le corps tremblant.

– Mais Mioné et...

– Elles sont mortes. Toutes les deux. Mioné et Lane. Le... l'anti-graviteur s'est arrêté brutalement alors que nous allions basculer dans les couloirs du niveau qu'on devait rejoindre... Il... Un *roboïde* de contrôle est arrivé à toute vitesse. Elles n'ont pas eu le temps de franchir la gelée que j'avais traversée. Le... La... Elles ont été broyées.

Elle tomba à genoux, le visage défait. Nous n'étions plus que sept. J'étais percluse de douleurs ; la tête me tournait. Là-bas, le réceptacle médical m'attendait. Mais Liosa paraissait encore plus mal en point que moi. D'immenses coupures et lacérations étaient visibles sur ses jambes, ses bras, et même son ventre. Tout son corps était couvert de sang.

– Mettez-la dans la cuve et accrochez-vous ! ordonnai-je d'une voix tremblante, mais hargneuse. On quitte cet enfer !

Sur le panneau principal, les voyants étaient au jaune. Tout allait bien. Aucun signal de danger ni de défaut. Le passage par lequel nous étions montées dans l'*Aigís* se referma sagement sous l'impulsion de Peguin. Puis, avec lenteur, évitant tout mouvement brusque, j'activai les sustentateurs. Devant moi, les pans de lumières s'élevèrent, présentant les lieux, grâce aux radars et scanners de bord. Je vis s'éclairer les formes de dizaines d'appareils, la voûte, le sol, les ouvertures de franchissement de cale à cale, et surtout celle qui donnait vers l'extérieur. Au-delà, il y avait l'inconnu.

* * *

D'après Kez'Rez, notre ami trésaudien, la planète autour de laquelle tournaient les Innerdiens était tellurique et assez semblable à la nôtre, particulièrement riche en océans et en eau. Elle comportait une croûte de continents au-dessus d'un noyau magmatique dont les pillards aspiraient une partie, sans se préoccuper des milliers de volcans qu'ils faisaient naître, laissant l'atmosphère se saturer de nuages de cendre et de scories, et les terres être ravagées par des cataclysmes, effondrements, éboulements, raz-de-marée ou tsunamis, ainsi que mille autres catastrophes qui décimaient ses habitants, détruisaient sa flore et sa faune. Il nous avait annoncé que notre propre monde n'avait pas souffert autant que celui-ci :

– Ils ne sont guère restés chez vous, pas assez longtemps pour tout anéantir ; ce qui les intéressait était concentré sur quelques poches qu'ils ont lacérées. Ils auraient pu tout vous prendre comme ici, mais ne l'ont pas fait. Vos peuples ont eu une sorte de chance, la trop grande proximité de Jovsa ayant dû les gêner dans leur prospection. Par contre, pour ce monde, ils sont très brutaux et dérobent sans compter.

Ce qu'il m'avait détaillé de leur rapine sur ce globe m'avait profondément écœurée, mais il avait ajouté, comme s'il essayait soudain de me rassurer et de m'offrir un peu d'espoir :

– Maintenant, ils ne vont plus tarder à abandonner ce système. Leurs appareils scientifiques et leurs troupes armées commencent à

regagner les vaisseaux-mères. Dans quelques cycles de sommeil, il vous sera impossible de fuir. Tout l'équipage sera de retour. Ce qui veut dire qu'il y aura trop de monde à bord. Les cales seront fermées avant le grand départ. Vous devez profiter du fait que les équipes terminent leur travail en toute hâte et vont être surchargées par les préparatifs du retour dans l'espace profond. Ils ne se préoccuperont plus des prisonniers ni de se lancer à la poursuite d'un navire aussi petit que le vôtre.

– Ils iront attaquer d'autres systèmes ?

– Pas avant très longtemps, vraiment très longtemps. Ils viennent de pomper les fluides ou les minéraux qui les intéressaient sur cinq mondes en l'équivalent de seulement cinq fois votre révolution planétaire. Le plein est fait dans leurs vaisseaux pour plusieurs de leurs vies, et donc plus que ce que j'ai déjà vécu et ce qu'il me reste à vivre. Ils vont filer au loin ; de ce que j'ai compris, ce sera en suivant la courbe extérieure de la galaxie. Ce secteur sera tranquille maintenant ; ils n'y repasseront plus. Pas plus qu'ils ne reviendront chez vous. Ce qui veut dire, si vous parveniez à y retourner, que vous ne seriez plus jamais inquiétés.

– Oui, mais comment pourrions-nous rentrer chez nous, alors que nous ne savons pas où nous sommes ? Est-ce que tu as vu des prisonnières qui proviennent d'ici ? Tu leur as parlé ? Pourraient-elles nous dire où nous sommes dans la Galaxie ?

– J'en ai effectivement aperçu. Elles sont parquées plusieurs

niveaux en dessous du vôtre. Quant à les approcher, impossible. Elles font l'objet d'une étroite surveillance et paraissent terriblement dangereuses.

– Dangereuses ? Pire que les Innerdias ? avais-je ricané, désabusée.

– On dirait. Un groupe d'une dizaine de ces êtres, des mâles ainsi que vous les nommez, a tenté de fuir. Ils étaient parfaitement organisés, avaient volé des armes, des barres, des... Brrr ! Ils ont attaqué leurs géôliers et les ont froidement massacrés sous nos yeux avant de filer dans les couloirs. J'ai entendu dire qu'ils avaient réussi à parcourir la moitié des niveaux menant aux cales avant d'être eux-mêmes exterminés. Tous. Sans pitié. Parce qu'ils avaient tué trois ou quatre fois plus d'Innerdias. Certains de mes amis de la planète Ojkilois ont passé des cycles à nettoyer le sang et les fluides corporels. Les *roboïdes* n'y parvenaient pas ; ils étaient trop liés à leurs maîtres pour supporter de s'occuper d'autant de morts innerdiens et se désactivaient sans cesse.

Ses paroles n'avaient rien eu d'encourageant vis-à-vis de ce qui nous attendrait ici.

Mais si Kez'Rez avait raison, c'était notre unique occasion de pouvoir quitter ce navire géant. Une fois partis, il faudrait de longues années à ces immenses vaisseaux avant de seulement frôler une planète hospitalière, d'après ses dires. Quant à nous, nous avons besoin d'un tel monde nous permettant de survivre, avec une atmosphère

supportable, de l'eau et un environnement favorable. Celui-ci l'était, toujours selon notre ami qui avait croisé leurs habitantes. Des êtres somotiformes respirant de l'oxygène, aux corps composés d'eau et de carbone, comme nous.

Quant aux créatures qui y vivaient, j'espérais que nous n'en rencontrerions pas trop si elles étaient aussi dangereuses que cela. Mais nous pouvions, hélas, supposer qu'en toute vraisemblance, elles avaient été décimées sur leur planète et que les survivantes seraient trop occupées pour s'inquiéter de nous.

* * *

Le signal vibratoire qui s'afficha devant moi me tira de cette réflexion : l'*Aigís* était prêt. J'enclenchai les commandes pour son élévation puis sa poussée arrière, tremblante à l'idée d'une alerte qui surviendrait à cet instant. Mais rien de tel ne se passa : ils devaient être tous trop occupés et n'imaginaient certainement pas qu'un appareil autre qu'un des leurs tenta de quitter leur immense navire. De toute façon, nous avions aperçu suffisamment d'Innerdias durant cette fuite pour avoir emmagasiné une réserve de dix années de peur.

Brusquement, la gelée-énergie fut devant nous. Opaque et tourbillonnante. Mélange de tons d'orange et violette qui pulsaient doucement. Un sas qui me parut beaucoup plus épais et dangereux que celui du tube de descente. Je jetai un regard à Peguin et Dian :

– Tout le monde est en mode sécurisé ? demandai-je d'une voix sourde.

– Oui, murmura Mindj dans mon dos. Liosa est dans la coque médicale, fermée et activée. Elle ne risque rien.

– Dans ce cas, accrochez-vous ! lançai-je rageuse.

Je poussai les moteurs au maximum de leur puissance. Sur l’instant, nous ne perçûmes rien puis la noirceur de l’espace nous entoura.

– Non ! Regardez ! souffla Peguin. C’est un ciel planétaire. Il fait simplement nuit sur la face de ce monde ; nous sommes dans sa haute atmosphère...

Nous étions *relativement* proches de sa surface, d’après les scanners spatiaux. J’apercevais des étoiles, ainsi qu’une lueur imposante et éblouissante, ce qui devait être un soleil flamboyant, mais en grande partie masquée par la courbure du globe. Basculant les poussoirs, j’abaissai notre plancher. Derrière nous, le monstre innerdien s’éloignait. Sous nos pieds et devant nos yeux, ce n’étaient que noirceurs et rougeoiements. L’atmosphère était obscurcie de scories ; ces sombres nuées étaient veinées de vifs éclairs et accompagnées par les jets de lave fusant de volcans.

J’aperçus plusieurs vaisseaux-prospecteurs, tous énormes, avec leurs incroyables tubes plongeant dans les entrailles de cette planète. Eux étaient installés au-dessus de cette agitation et pompaient le magma. Certains avaient commencé à remonter leurs tuyaux d’une longueur démesurée et s’écartaient pour regagner l’un des vaisseaux-mères.

C’était visiblement la fin de la moisson, car, durant l’assez court

temps de descente de mon *Aigís* et son approche de ce monde, je vis plusieurs prospecteurs se diriger vers un appareil proprement gigantesque qui flottait très loin dans l'espace. Un convoyeur-ravitailleur dans lequel ils entreposaient ce qu'ils avaient avalé. Kez'Rez nous avait expliqué que ces appareils se transportaient d'une planète à une autre, stockant ce magma récupéré afin d'en redistribuer l'énergie dès que nécessaire.

– Hey ! Regarde, lança Dian, soudain excitée.

Çà et là, des percées, des éclaircies brillaient lugubrement dans cette épaisse noirceur. La plupart surplombaient ce qui ressemblait à d'immenses étendues d'eau. Ce que confirmèrent les scanners de bord. D'autres paraissaient intéressantes pour nous, car au-dessus de bouts de terres plus ou moins désertes. Du moins sans éclairs et sans volcans. Ce qui ne voulait peut-être rien dire. Il était vraisemblable que toutes les cités de ce monde, avec leurs concentrateurs et leurs convertisseurs d'énergie, aient été écrasées et rayées de la surface planétaire. De même, les Innerdias avaient-ils dû supprimer leurs systèmes de communications et de transports. Du coup, je ne savais où aller... mais Peguin me tira de mon indécision ; avec le calme qui le caractérisait, il avait repoussé toutes les options inaccessibles ou peu sécurisées que notre descente nous permettait d'apercevoir pour se concentrer sur celles que nous pouvions aborder.

– Mia, murmura-t-il alors que le silence s'éternisait. Je crois que nous pourrions essayer de gagner ce point-là.

Il fit basculer le curseur des cartes vers moi, me présentant une trouée dans ce ciel infernal, trouée suffisamment grande pour laisser voir des terres boisées et pour que notre *Aigís* s'y glisse. Un secteur noir à cause de la nuit et de la densité de la flore locale, et non en raison des cendres. Bordé d'un côté par ce qui devait être une mer, froide, glaciale même d'après les scanners, et de l'autre par des toundras et forêts, d'immenses étendues apparemment désertiques.

– Il y a de l'eau dans ce secteur. Des rivières et des torrents, qui traversent des collines. Il s'y trouve certainement des grottes pour nous abriter. Regarde ça. Dans ce coin, ce sont des vallées. De quoi nous cacher. Le temps qu'ils partent et abandonnent ce monde.

– Et on deviendra quoi, après ? cracha Mindj. Nous ne pourrons jamais rentrer chez nous. La suie et les cendres vont nous tuer avant qu'on en découvre le moyen.

Je ne me retournai pas. Chacune de nous avait déjà trop souffert et son ressentiment était compréhensible.

– Je préfère mourir avec une certaine liberté, répliquai-je doucement. Même si cette liberté est ridicule, elle nous offrirait de rester ensemble et de ne plus être prisonnières de ces... de ces... monstres...

Ma voix se fit rauque. Je fus incapable de continuer. Mais je sentis une main se poser sur mon bras et vis Dian qui me souriait. Un sourire pâle, fatigué, épuisé même. Un sourire qui cherchait à me réconforter, mais aussi chargé de peine et de désespoir que nous toutes en affichions. Nouveau basculement. Je fis brusquement plonger notre

navire, le mettant presque à la verticale. Les nuages noirs se rapprochèrent un peu trop vite, mais, d'un mouvement souple, je nous redressai avant de les frôler et nous engouffrai dans la trouée. Je fonçai alors vers le sol. Un large coin de terre était visible, dont j'ignorais les dimensions. Le scanner les indiquait comme gigantesques, un lieu suffisamment grand pour pouvoir y construire une mégacité, mais sombre à cause de la nuit.

Soudain libérés de la cendre, nos visuels s'étendirent et le spectacle nous coupa le souffle. Celui d'une horreur indicible qui fit monter un goût amer dans nos bouches, à imaginer l'état de notre propre monde qui avait subi lui aussi une attaque, même si celle-ci n'avait guère duré. Une imposante ville apparaissait au loin. Une ville morte, détruite. Une carcasse de cité aux bâtiments en ruine dont ne restaient que de frêles morceaux et dont les alentours étaient crevés par des saignées traversant la plaine aussi bien que les monts que nous apercevions. Les peuples installés ici ne devaient plus être vivants.

J'entamai aussitôt un large détour.

Nous découvrîmes des routes brisées, éventrées, des décombres d'astroports, des épaves de navires en tous genres, y compris marins, d'immenses sillons de braises encore rouges qui avaient tout détruit. Seule la mort paraissait régner en ces lieux.

Jusqu'à ce que l'une d'entre nous s'écriât :

– Vaisseaux innerdiens là-bas !

Ils étaient loin, mais nombreux. Beaucoup trop nombreux.

Plusieurs centaines qui, heureusement, grimpaient dans le ciel pour traverser la couche de nuages noirs. J'abaissai un peu plus l'*Aigis* et le fis pivoter dans la direction que me désigna Peguin.

Nous débouchâmes brusquement au-dessus d'un recoin de forêt encore intacte. Avec d'assez étranges arbres, souvent droits et couverts de fines aiguilles. Une clairière imposante aperçue par miracle, non loin d'un ruisseau, nous offrit son refuge. Il fut presque facile de s'y poser. La suite se transforma en souvenir brumeux. Quand je défis mes bandes de sécurité, tentant de me tenir debout face à notre petit groupe, je ressentis un vertige. J'étais couverte de sang et l'intérieur de notre vaisseau me parut soudain mouvant, les parois se gondo-laient et mes compagnes prenaient des allures étranges.

J'ai certainement poussé un long gémissement en voyant le plancher se rapprocher de mon visage. Des mains me retinrent ; je me sentis agrippée, soulevée, ballottée et enfin posée, sans trop de ménagement, dans la cuve médicale. Je tentai de dire quelque chose. Des doigts caressèrent mon front ; des lèvres se posèrent sur les miennes. Puis je devinai le bouillonnement du liquide nutritif et régénérant qui m'entourait. Des centaines de *microboïdes* me recouvrirent au même instant.

Après, ce fut le noir...

* * *

– Mia ?

– Hum ! Quoi ?

Mon sourire démentait mon ton sec. Devant nous, le feu crépitait. La nuit était là depuis longtemps. Je me reposais encore. Il avait fallu me garder dans la cuve un cycle complet de ce monde. Dian m'avait dit que la planète avait tourné sur elle-même de l'apparition de son soleil à sa disparition, puis à sa réapparition, avant qu'elles n'osent me réveiller et me décoquer. Je ressentais quelques faiblesses, mais j'avais bu avec un réel plaisir le liquide que Dian, elle aussi soignée, m'avait présenté, puis j'avais avalé un peu de nourriture.

– Ce bout-là, c'est une sorte d'animal qu'on est parvenues à tuer, m'expliqua Kyan qui avait mené la chasse pendant que Liosa récupérait des plantes et tubercules comestibles dont je m'empiffrai avec délectation.

Les analyseurs de bord n'avaient émis aucun avis défavorable pour cette cueillette ni cette chair. Ce qui me rassurait, d'autant qu'elles avaient toutes mangé sans que nulle ne soit malade, durant que mon corps était réparé et régénéré. Bon, sans doute allais-je conserver un paquet de cicatrices comme Liosa, mais nous étions presque toutes vivantes et entières.

La nuit nous paraissait fraîche, presque glaciale en comparaison de l'étuve permanente qu'avait été notre prison. Une sensation agréable sur l'instant, mais il était évident que nos organismes finiraient par se refroidir si nous demeurions ici sans pouvoir nous couvrir. Notre nudité allait être une épreuve. Nous avons été dépouillées de presque tout, ainsi n'y avait-il plus aucune tenue de rechange dans

l'appareil et ne restait-il qu'une seule des trois combinaisons conçues pour les sorties dans l'espace. Hélas, inutilisable pour se déplacer facilement sur une planète. Ce qui ne serait pas catastrophique. Après tout, s'il fallait nous protéger d'un temps peu clément, l'*Aigis* nous servirait d'abri, d'autant que nous n'avions pas besoin de demeurer en permanence dehors.

– Mia ?

L'appel de Peguin me tira une seconde fois de ma rêverie. Je répondis doucement, en essayant de n'émettre aucune irritation :

– Non ! Je ne sais pas ce que nous allons entreprendre et...

– Je m'en doute, Mia. Non ! C'est en l'air. Hey ! Oh ! Toutes ! Levez-vous et regardez !

Je redressai la tête en hésitant, alors que Dian se rapprochait et attrapait ma main.

– Oh ! Qu'est-ce que ça veut dire ? s'exclama Mindj.

– Ils s'en vont. On dirait qu'ils s'en vont, qu'ils partent réellement.

En tous cas, les mouvements des vaisseaux le laissaient penser. Kez'Rez avait donc eu raison. Les dernières boules des prospecteurs, du moins celles visibles dans ce coin relativement peu nuageux, étaient nombreuses et remontaient à grande vitesse leurs tubes aspirateurs pour s'élever dans le ciel de suie et disparaître, une à une. Cela dura longtemps, mais nous ne cessâmes de les observer, sans que Dian ne me lâche, collée à moi. Ce que j'acceptais avec plaisir.

Une certaine délivrance allait être possible. Un poids de moins au-dessus de nous. Nous ne parlions pas. Il n'y avait rien à faire et absolument rien à dire. Nous ne pouvions pas laisser éclater la moindre joie. D'abord parce que nous avions perdu deux amies de notre groupe, ensuite parce que notre liberté chèrement acquise n'en était pas vraiment une : nous avons simplement changé de prison, avons quitté les Innerdias pour cette planète qu'ils avaient baptisée Linguan d'après notre ami trésausdien, Kez'Rez.

Linguan. Lèn-Gou-Än.

Ce qui, dans leur langue, signifiait « *Monde couvert d'eau* », exactement comme le nôtre. Un monde pourtant détruit par le feu et les cendres.

Sans doute comme le nôtre avait dû le devenir lui aussi...

Fin de l'extrait
